

Bureau de dépôt:  
BRUXELLES X  
N° de client  
P912345

# ORGANISE-TOI

UN JOURNAL DES JEUNES ORGANISÉS & COMBATIFS

TRIMESTRIEL N°5 - MAI 2018



PB-PP1B-01637  
BELGIE(N)-BELGIQUE



## Féminismes



# SOMMAIRE

- P. 3 Hommage à MAWDA
- P. 4-5 Sur la ZAD de Notre-Dames-des-Landes
- P. 6-11 Féminismes
- P. 12-13 Mai 68 vu de la rue,  
Interview avec Alessi dell'Umbria
- P. 14-15 BD : Bure, un projet six pieds sous terre

Ont participé à ce numéro:  
Alice, Antoine, Florence, Léa, Lili,  
Marco, Mehdi, Océane, Quentin,  
Serge, Trang.

L'ensemble des textes sont sous  
licence Creative Commons  
CC BY-NC-ND

## JEUNES ORGANISÉS COMBATIFS

UN MOUVEMENT POUR ET PAR LES JEUNES !

### COMMENT ON AGIT ?

Nous sommes un mouvement antisexiste, antiraciste et anticapitaliste qui s'organise à la base, par groupe selon la région ou les affinités.

Nous fonctionnons de manière démocratique et horizontale: tout le monde s'exprime et participe aux décisions !

Nous décidons ensemble des campagnes à mener, nous mobilisons autour de nous et menons des actions sur le terrain pour nous libérer de toute forme d'oppression.

Nous développons des alternatives et des projets pour changer les choses ici et maintenant.

### CE QUE L'ON FAIT

Pour ne pas rester isolé-e-s, on se réunit pour discuter et réfléchir sur les situations que nous vivons, pour décrypter l'actualité et le monde qui nous entoure.

Nous organisons des discussions, des cinés-débats, des soirées, des formations, etc...

Nous luttons pour une société égalitaire, juste et solidaire.

Ne nous laissons pas rabaisser constamment, organisons-nous pour affirmer notre dignité et faire entendre notre voix !

### CE QUE L'ON VEUT !

Nous voulons vivre dans une société où tout le monde peut circuler librement, où chacun·e a droit à un logement digne, à un revenu, à une formation accessible, à un futur.

Nous voulons une démocratie réelle où les prises de décisions sont collectives et où chacun·e a son mot à dire.

Nous voulons contrôler nos vies, acquérir notre autonomie et nous émanciper de la logique marchande qui nous réduit à des consommateurs·trices et des travailleurs·euses

Nous sommes convaincu·e-s qu'un autre monde est nécessaire, nous sommes déterminé·e-s à tout mettre en œuvre pour le réaliser.

# À MAWDA

par Morgane

Mawda, tu étais une petite fille de deux ans et tu ne devais probablement pas comprendre tous les problèmes des adultes qui t'entouraient.

À deux ans c'est l'âge où on commence à rêver, à jouer avec les autres enfants de son âge... Tu avais toute la vie devant toi.

Tu pouvais devenir ce que tu voulais, princesse, médecin, ambulancière ou même encore avocate ou artiste.

Tu aurais appris à lire, à compter, à comprendre le monde qui t'entoure. Tu aurais pu jouer au foot, à la poupée, aux jeux de société.

La société parlons-en Mawda...

C'est la société qui t'a rejetée, qui a dit que tu étais une illégale et que tu ne pouvais pas rester en Belgique.

Mais Mawda, personne n'est illégal. Surtout à deux ans. Tu étais juste une enfant, une petite fille.

Quand je vois les photos de toi qui circulent sur la toile, je me rappelle de ma petite sœur à ton âge.

À deux ans on croit encore que le monde est beau, rempli de contes de fées.

À deux ans on est persuadée de la bonté humaine.

À deux ans on ne s'attend pas à mourir d'une balle perdue.

À deux ans on est encore innocente, insouciante et ça doit être comme ça pour tous les enfants ! Quelle que soit la couleur de peau, les origines, les papiers...

À deux ans on est un enfant Mawda, un enfant ! Ils t'ont retiré ton insouciance, ton innocence.

C'est injuste Mawda ce qui t'est arrivé. Tu n'as même pas dû comprendre ce qui t'arrivait. Tu es morte loin des bras de tes parents, seule.

C'est ça que les politiques veulent ? Voir des enfants incarcérés ou tués par nos forces de l'ordre ? Moi je ne veux pas de ça ! Un enfant c'est fait pour jouer, crier, rire. Pas pour être derrière les barreaux d'une prison ou être en train de fuir.

Je suis révoltée Mawda, je ne comprends pas. Je ne peux pas comprendre que la police tire sur des gens et encore moins sur des enfants. Je ne peux pas comprendre qu'on ferme nos frontières à des personnes qui n'ont plus d'avenir dans leur pays. Je ne peux pas comprendre que la société accepte ça et encore moins qu'elle trouve ça normal.

Les politiques me dégoûtent Mawda... Ces gens sont totalement déconnectés de la réalité, de ta réalité, de celle de tes parents. Mawda, tu avais deux ans et tu ne grandiras plus. À jamais tu resteras cette petite fille tuée par une balle tirée par la police, la même qui est censée nous protéger.



# SUR LA ZAD



## **C'est dans la vie et ses circonstances concrètes qu'on a trouvé la résistance à ce monde.**

C'est l'effervescence. Durant ces premiers jours sur la zad, nous sommes ballotté·e·s de gauche à droite. Les zadistes préparent la grande fête du 10 février. Cette date a été choisie pour sonner la fin de la déclaration d'utilité publique et pour fêter la victoire de 50 ans de luttes maintenant que le projet d'aéroport a été abandonné par le gouvernement français. Nous sommes entouré·e·s de personnes venues de toute la France et d'Europe, afin de participer au montage de la fête. La ZAD de Notre-Dame-des-Landes a cette capacité de mobiliser et d'exporter son enjeu local vers une critique globale de notre monde capitaliste.

Au milieu d'un champ, pas loin du lieu de vie Belle-Vue, il y a cette construction en bois qui nous intrigue. On se dirige vers elle. Les habitant·e·s, chez qui on logeait, s'activent à coups de marteaux et de vis tournées dans la chaire d'un mastodonte. Nous venions de trouver notre place dans les préparatifs. Depuis trois semaines, ces habitant·e·s mettent leur énergie dans la construction d'un énorme avion de bois voué à être brûlé. « Est-ce qu'on arrivera à le lever ? », dès le premier jour où nous nous attelons à la construction de l'avion, on pouvait percevoir un doute sur ce projet qui avait beaucoup de chance d'échouer. Mais les habitant·e·s continuent à y mettre toute leur énergie. Même si certain·e·s disent que c'est absurde de mettre tant de force dans la construction d'un avion qui doit être détruit, on préfère penser que c'est l'expression même de la détermination propre à ce mouvement, toujours prêt à se jeter corps et âme dans la réalisation d'un projet sans être sûr qu'il fonctionnera.

C'est finalement une démarche forte inspirante pour nos luttes : arriver à avancer malgré le manque de certitude, mettre de l'énergie sans savoir si cela portera ses fruits, ne pas se perdre dans des constats de type « à quoi ça sert ». Dépasser cette notion d'utilité, c'est faire corps avec une énergie transcendante que ni un projet vieux de 50 ans, ni l'état, ni les flics ne peuvent arrêter. C'est cette énergie si particulière qui a permis aux collectifs d'habitant·e·s de se relever quand l'avion a chuté de son support, c'est cette énergie

**C'est la nuit, il fait froid. Nous arrivons enfin sur cette zone si particulière, tant fantasmée...**

**Au bout d'un chemin bardé des haies vives propre au bocage, il y a cette ferme tout ce qu'il y a de plus banale qu'on nous a renseignée sur un dessin. Nous montons dans un énorme grenier aménagé en dortoir.**

qui a permis de gérer tant de problèmes collectivement en étant le plus possible attentifs aux sensibilités de chacun·e·s.

L'avion est finalement reconstruit. C'est l'heure de la pause, nous faisons tous·tes la file pour prendre une assiette et manger. Chaque personne se coupe une tranche sur la roue de fromage. Vient le tour d'une habitante de la ZAD qui, et c'est finalement prévisible, découpe plusieurs tranches pour n'en prendre qu'une seule. Ce geste peut paraître anodin, on pourrait même dire que c'est superflu d'en parler. Mais ce geste illustre pour nous la fracture qui existe entre la parole et l'acte dans nos milieux militants, entre les déclarations de nos Mouvements de s'affirmer de l'autogestion et de sa mise en pratique réelle. Le discours militant utilise parfois cette fracture comme moyen abstrait de déconstruction des différents systèmes de domination. Pourtant, on oublie d'agir contre ceux-ci dans la vie concrète avec des gestes qui disent beaucoup de choses sur notre vie collective. Le discours prend ici une forme déculpabilisante, il rejette nos capacités d'action sur le monde pour se réfugier dans des déclarations de fait.

Il y avait tellement à écrire et apprendre sur la ZAD. On aurait pu parler de la notion de commun, du fait que nourriture et argent restent encore des antagonistes ou encore que l'échange (non monétisé et sans recherche de profit) semble être la forme économique première de la société. Mais on a choisi de vous parler de personnes qui clouent des planches pour fabriquer un avion et d'une autre qui découpe du fromage d'une meule. C'est dans la vie et ses circonstances concrètes qu'on a trouvé la résistance à ce monde. Une résistance qui pour nous n'a rien à voir avec des choix individuels consuméristes faussement perçus comme un changement vers une société plus « durable ». Ici, c'est le choix collectif de faire une société en commun qui nous inspire. Ce sont ces gestes anodins qui sont ceux d'un lieu de lutte qui n'est pas porté uniquement sur la négation de ce monde, mais qui voit plus loin que celui-ci pour en créer un nouveau qui n'en a que faire de l'ancien.



## **Huit mois ferme pour s'être rendu sur la ZAD : de l'injustice paralysante vers l'injustice mobilisante.**

Tout commence quand les matraques atteignent son crâne, elles le percutent comme pour sonner le début de ce processus d'isolement qu'est la répression. Depuis la violence jusqu'au jugement délivrant la « justice », de la matraque au marteau, aucune différence. La violence est la même et entre ces deux coups le processus d'isolement donne cet ingrédient nécessaire à la « justice » paralysante : la fatalité.

C'est bien cet ingrédient qui nous pousse vers une dénonciation de l'injustice qui est paralysante. En effet, il faut dénoncer ces situations et la répression qui est devenue banale dans le pays des « Droits de l'homme » où l'on peut prendre huit mois ferme pour quelque chose qu'on n'a pas commis (ou prendre quatre mois ferme pour... possession de pétards à mèche, en vente libre, comme nous l'apprend le cas d'une autre personne belge) et où les procès sont de plus en plus politiques.

Le pouvoir veut installer un climat de répression anxiogène. Cependant, il ne faudrait pas que ce cas fasse le jeu de l'Etat. Il ne faudrait pas que cela paralyse nos imaginaires et nos engagements, nous empêche de continuer cette solidarité grandissante entre la ZAD de NDDL et d'autres luttes « de territoires », les cheminot.e.s, les étudiant.e.s, les postiers/ières, le monde hospitalier.

Si la répression est violente c'est parce que Macron et son prétendu « état de droit » ont peur. Peur d'un soutien international à la ZAD qui n'est que l'expression d'une envie de convergence dans la lutte face à leur monde et qui ne s'arrêtera donc pas, que ce soit lors de la dernière tentative d'expulsion ou lors de la prochaine.

Alors oui, la répression peut nous donner cette envie de tout arrêter, peut nous paralyser, mais elle est l'apogée de ce contre quoi nous luttons : l'injustice. C'est en ce sens qu'elle politise, plus qu'elle ne paralyse, toutes les personnes qui se sentent concernées.

Elle met en avant toutes les failles du système actuel. C'est pourquoi cette injustice, qui a frappé hier de nombreuses personnes dont

*Un texte du « Comité liégeois de soutien à la ZAD de NDDL » publié suite à la condamnation à huit mois de prison ferme sans détention pour un étudiant liégeois interpellé sur la Zad.*

les luttes ont permis que l'aéroport ne se fasse pas, et frappe aujourd'hui de nombreuses autres qui continuent de lutter contre son monde, doit devenir mobilisante. C'est pourquoi cette répression ne doit pas seulement être dénoncée mais doit devenir un moteur, un moteur de convergence.

Face au processus d'individualisation propre à la répression et à notre monde où nous sommes toutes et tous divisé.e.s, compartimenté.e.s, il est temps que nous créions et renforçons du commun. Comme nous le montre Notre-Dame-des-Landes, c'est avant tout le fait de nous réapproprier nos vies en dehors de leur monde vertical et segmentaire qui les dérange. Il est donc bon de se lever face à l'injustice, de se rencontrer pour que nos vies se libèrent de l'isolement, afin de créer ces mondes pleins de couleurs qui leur font peur. La répression doit devenir une perche tendue pour plus de convergence entre les différentes strates de la population qui la subissent, tout en étant conscient.e.s qu'elle nous atteint chacun et chacune différemment car la justice est raciste et classiste. C'est pour cela que nous avons ici une très grosse pensée pour la famille Traoré, et de nombreuses autres familles avant et après elle, qui subissent de plein fouet le processus que nous venons de décrire.

Alors oui, on pourrait se contenter de ce constat mais nous pensons qu'il faut aller plus loin : que des zadistes à la famille Traoré, des ouvrières/ers aux étudiant.e.s en lutte, que la convergence se vive en actes et non seulement sur des murs facebook.

**La ZAD et ses mondes vivront !**



# Féminismes

Ce mardi 22 mai 2018, nous avons rassemblé à Bruxelles différentes personnes autour d'une table ronde pour penser ensemble les pratiques féministes en lien avec les luttes et la jeunesse. Le texte que nous vous proposons est la retranscription d'une passionnante discussion avec Irène Kauffer (militante féministe et syndicale, membre de l'ASBL Garancè et de la rédaction de la revue Politique. Elle collabore également au magazine Axelle), Aïchatou Ouattara (juriste spécialisée en droit social, elle tient le blog afrofeminista.com), Emmanuelle Nsunda (historienne de l'art et chargée de projet Afro-féminist in progress à la Zone, maison de jeunes de Liège), Florence Anthonis (coordinatrice chez les JOC) ainsi que les militantes des JOC Bruxelles Léa Grégoire et Lili Angelou.

# I. Virilisme, violence et haine des femmes

– On peut observer une augmentation de la violence faite aux femmes. Les dernières tueries de masse qui ont eu lieu aux États-Unis et au Canada étaient l'œuvre de masculinistes. C'est assez symptomatique. Au fur et à mesure que les femmes prennent leur émancipation, on dirait que la haine augmente. Qu'en pensez-vous ?

– **Aïchatou** : La haine des femmes est un phénomène qui est aujourd'hui mis en lumière, mais elle a toujours existé. Je ne pense pas que le machisme ou le virilisme soit le propre d'une communauté. Pourtant lorsqu'on en parle en Belgique, on vise explicitement certaines communautés plus que d'autres comme si elles venaient de cultures intrinsèquement misogynes. Ce phénomène de la haine des femmes est perçu depuis l'individu plutôt que comme un phénomène global lié au sexisme de la société. On oppose la masculinité blanche à la masculinité non blanche. D'un côté, il y a les hommes blancs qui auraient besoin de se « reviriliser » et de l'autre côté, il y aurait les hommes non blancs qui seraient hyper virils et plus misogynes car issus de cultures intrinsèquement sauvages et rétrogrades. D'ailleurs, la question du voile est instrumentalisée par certains dans le but de démontrer que les hommes musulmans seraient plus oppressants et machistes avec leurs femmes, raison pour laquelle ils « forceraient » leurs femmes à se couvrir tandis que les hommes blancs qui s'opposent au port du voile « œuvrent » en faveur des droits des femmes.

– **Irène** : Je partage cette analyse. À titre d'exemple, le plan de « 115 mesures contre l'homophobie », que s'appête à publier la Ministre Zuhal Demir, cible les jeunes musulmans qui seraient plus homophobes que d'autres. Toutes les études montrent pourtant que ce sont les hommes plutôt que les femmes, les gens de droite plus que les gens de gauche qui sont homophobes. Dans le plan de Demir, il n'y a aucune mesure qui vise spécifiquement ces catégories de la population. C'est une façon de ne pas vouloir voir que dans une certaine masculinité, très courante dans notre culture, le machisme est quelque chose de courant et de construit. Lorsqu'on parle d'agresseurs, on mentionne souvent qu'ils sont de telle origine, mais on ne dit pratiquement jamais qu'à chaque fois ce sont des hommes. Il y a une forme d'aveuglement là-dessus. C'est aux hommes de se pencher sur ce problème. Des hommes se voulant féministes demandent souvent aux féministes femmes ce qu'ils peuvent apporter au mouvement, c'est à partir d'eux-mêmes qu'ils devraient travailler et se poser la question : que puis-je faire en tant qu'homme par rapport aux autres hommes ? La déconstruction de ce type de masculinité est fondamentale pour moi.

– **Emmanuelle** : Ce qui est soit déstabilisant soit désespérant, par rapport à toutes ces nouvelles revendications féministes, c'est l'inconfort dans lequel peuvent se trouver les hommes. Avec l'afroféminisme où des femmes noires se mettent ensemble pour revendiquer leurs droits et leurs difficultés propres, on va vraiment segmenter les choses. Cela donne un panel très large des différentes discriminations qui existent. Les hommes peuvent se retrouver perdus et submergés. Quand, en tant qu'homme blanc, tu es dans une position confortable parce qu'on est dans une société qui est faite pour toi et que l'on remet en question tout ce qui a fondé ton identité, il peut y avoir de l'agressivité, du déni. Je rejoins Irène sur le fait que les hommes doivent apprendre leur rôle d'allié. Les femmes qui le veulent et qui en ont l'énergie, peuvent entamer cette démarche pédagogique avec ceux qui seraient capables d'entendre, mais cela doit être fait par des femmes qui en ont le temps et l'énergie, cela ne doit pas être imposé à toutes les femmes.

– **Florence** : Avec la médiatisation des féminismes, on assiste à une montée en miroir des masculinistes qui tiennent ce type de discours où les femmes sont des castratrices, des matriarches. Il y a un système violent construit par une série d'hommes qui s'est mis en place. La médiatisation des féminismes est à double tranchant : ça peut sensibiliser des femmes qui se sentent loin de la cause, qui ne comprennent pas les rouages de la société patriarcale ; c'est donc intéressant, ça sensibilise et mobilise. Mais d'un autre côté, il y a ce truc horrible où des gars se réfugient dans le masculinisme.

– **Lili** : Par rapport au virilisme ou au machisme, je voudrais ajouter quelque chose : les femmes sont elles aussi instrumentalisées dans le sens où, quand on dit que le harcèlement sexuel n'est qu'un phénomène des quartiers, on penche vers le fémonationalisme.

– **Emmanuelle** : Quand on entend le mot « féminisme », on pense que ça concerne uniquement les femmes alors que ça concerne bel et bien les femmes et les hommes. Les choses doivent se faire ensemble. Il y a peu, j'ai discuté avec un jeune homme à qui j'ai à peine eu le temps de dire que je travaillais sur les questions féministes, qu'il a directement embrayé en me disant « nous aussi on a des problèmes ». C'est vrai que lui ne venait pas d'un milieu aisé, qu'il s'est senti oppressé d'être mis dans un rôle qu'on voulait lui imposer. C'est vrai, mais à la fin je lui ai demandé : « Pourquoi quand on te parle d'une oppression, tu dois écraser cette oppression avec la tienne, au lieu d'être capable d'entendre cette oppression et d'agir en parallèle pour la tienne ». Il faudrait qu'avec le féminisme, on arrive à faire passer le message que c'est avec vous et pour nous.

– **Irène** : Quand on fait des choses en non-mixité, il y a des hommes qui se plaignent. On reçoit plein de mails et de remarques sur les réseaux sociaux : « Mais comment ! On est avec vous, pourquoi nous exclure ? ». De l'autre côté, quand il y a des activités mixtes, ils ne sont pas là. Aujourd'hui, il y avait un colloque sur l'égalité garçons - filles et il n'y avait pratiquement aucun homme. Mais j'ai trouvé le moyen de les faire venir à un colloque ! Il faut leur dire que c'est non-mixte, ils râlent tous et alors on leur écrit individuellement : « Ok c'est non-mixte, mais on va faire une exception pour toi. On t'inscrit et tu verses 5 €... ». Je me dis que c'est la seule façon de les faire venir ! Quand il y a des manifs non mixtes, à chaque fois, il y en a qui sont tellement frustrés de ne pas pouvoir nous soutenir, alors que c'est le rêve de leur vie, on a presque mal pour eux (rires).

## Est-ce que c'est facile d'être féministes aujourd'hui ?

– **Florence** : Quand je dis à des personnes non conscientisées que je suis féministe, je me prends dans 90 % des cas un : « Alors c'est toi la cinglée qui se promène à poil dans les manifs ! »

– **Emmanuelle** : Féministe, c'est un mot qui a une histoire assez lourde. On a la chance de vivre dans un contexte où pouvoir disposer de son corps et avoir accès à la contraception, c'est du bon sens. Certaines luttes ont été acquises, mais on n'a pas du tout vécu ces luttes. Des femmes ont intégré ces acquis, mais refusent de se revendiquer du féminisme. Dire qu'on est féministe, c'est connoté comme si on se revendiquait d'être d'un parti politique.

– **Aïchatou** : J'ai l'impression d'être mal vue quand je dis que je suis féministe. Il y a cette image stéréotypée de la féministe en colère, qui n'aime pas les hommes, qui est poilue, qui n'a pas d'humour. Dans l'esprit de nombreuses personnes, le féminisme c'est les Femen ! Elles sont féministes certes mais le mouvement féministe est plus large et ne se réduit pas à elles.

## II. Alliances et désaccords

- **Comment envisagez-vous les alliances ? Avec qui ? Comment ?**

- **Aïchatou** : Les alliances, par exemple, entre femmes blanches et racisées sont souhaitables et même nécessaires. Par contre, il est essentiel de reconnaître que toutes les femmes ne sont pas égales, il existe des rapports de domination, des privilèges et il peut y avoir des discriminations entre femmes. Il existe des privilèges et des rapports de domination entre femmes non blanches au niveau de la classe sociale, de l'orientation sexuelle, de la couleur de la peau, etc. Il est important de les reconnaître également. La reconnaissance des privilèges est un préalable pour construire des alliances fortes.

- **Irène** : La montée du féminisme des 70's a eu un effet non souhaité mais réel : il a augmenté les inégalités entre les femmes dans la mesure où, il a permis à des femmes d'arriver à des postes où elles ne seraient jamais arrivées avant. Or elles n'auraient jamais pu arriver à ces postes-là sans le féminisme. Elles ne le reconnaissent pas toujours. Par contre, il y a toutes ces femmes qui sont restées en bas de l'échelle, qui n'avancent pas. Je trouve ça bien de parler du plafond de verre, mais je trouve plus intéressant de parler du plancher collant. Revenons aux alliances, c'est une question essentielle. Il existe un féminisme qui se veut et se prétend universel. Je trouve ça fou que des féministes qui se veulent tellement sensibles au fait que les hommes parlent au nom de l'humanité, rentrent dans cette logique. On devient aveugle quand il s'agit de nous et nos privilèges. Des copines féministes se sentent insultées quand on leur dit qu'elles sont des féministes blanches. Moi je ne me sens pas insultée, je ne prétends pas être universelle et je comprends très bien que mes priorités ne sont pas forcément celles de toutes les femmes et qu'il peut y avoir des contradictions. J'ai été frappée par la revendication de certaines femmes noires pour que leurs corps puissent être reconnus comme « beaux » alors que les féministes blanches se sont battues contre l'injonction à la beauté. Ça m'interpelle et je réalise qu'on a des besoins, des désirs et des priorités différentes. Pour créer des alliances, il faut donc d'abord reconnaître nos différences. Une fois que c'est fait, on peut voir ce qu'on peut faire ensemble. Est-ce que par exemple, avec nos différences, on pourrait se mettre d'accord sur certains points ? S'accorder pour dire non à la marchandisation de nos corps. Dire qu'un corps est beau est une chose, le montrer pour vendre une voiture c'est autre chose. On peut trouver des dénominateurs communs tout en reconnaissant qu'on n'est pas d'accord sur tout. C'est un exercice difficile.

- **Emmanuelle** : Par rapport aux alié-es, ce qui m'inspire beaucoup, c'est de voir ce qui se passe du côté d'autres minorités, comme les trans, les homos, les handicapé-es... En ce moment, je suis plus encline à créer des alliances avec ces communautés plutôt qu'avec des communautés dominantes, sauf quand il s'agit de jeter des ponts et d'expliquer sa démarche.

- **Aïchatou** : Je ne suis pas fermée aux alliances, mais il y a ce préalable qui est de se comprendre, de nommer les choses. C'est mon point de vue personnel. Je suis afroféministe, mais je suis avant tout féministe. Je me sens solidaire des féministes de toutes les luttes. Si le féminisme n'est pas universel, la lutte contre le patriarcat est universelle. Il est important que les féministes puissent créer des ponts et trouver des points de convergence. Il s'agit de passer comme l'a dit Irène, au-dessus des différences, des points de divergences, pour trouver des points de convergence.

- **Florence** : La convergence des luttes c'est important et essayer de comprendre les luttes d'autres féministes est essentiel. Des féminismes il y en a plein mais l'oppression patriarcale, on la subit

toutes. Il faut savoir entendre les différences d'opinions. Au début de ma conscientisation féministe, j'ai été choquée par les méthodes des Femen. Mais en y réfléchissant, je me suis dit : les méthodes sont différentes, mais l'oppression est la même. Chaque féministe vit son féminisme comme elle le veut. On est plus fortes ensemble et en bloc, dans le respect des différences de chacune. Il ne faut pas de jugement et de domination entre nous.

- **Léa** : Selon moi, le mouvement des Femen reste un féminisme très blanc. Je comprends bien leurs méthodes provocantes, ce n'est pas cela qui me gêne. Je trouve qu'elles sont très peu inclusives. Notamment, elles cultivent une obsession antireligieuse un peu caricaturale qui participe à la stigmatisation des femmes portant le voile. Ce n'est pas étonnant que ce soit le féminisme le plus médiatisé, ça en arrange beaucoup. Bien entendu, je suis solidaire quand l'une d'elles est arrêtée ou agressée par la police, mais ça s'arrête là. Je ne soutiens pas le fémonationalisme. Il faut se rappeler qu'il y a de gros conflits internes au féminisme, comme dans le reste de la société, avec des intérêts de classe, des scissions idéologiques, parfois irréconciliables.

- **Lili** : Il y a des féministes qui défendent uniquement le port de la mini-jupe et si vous dites « Moi je veux porter le foulard », elles vous maternalisent, vous recadrent et vous expliquent ce qu'est le féminisme. Là, une convergence n'est pas possible. C'est problématique. En France, dans la commission qui a écrit la loi pour l'interdiction du port du voile dans l'espace public, il n'y avait aucune femme qui portait le foulard, ce n'est pas correct. On ne vit pas les mêmes expériences, donc nous n'avons pas les mêmes revendications. Dans le monde du travail, les femmes blanches revendiquent l'égalité salariale, nous on revendique l'accès au marché du travail.

- **Emmanuelle** : Je ne suis pas pour, tout le temps, trouver un terrain d'entente, mais plutôt pour être capable d'accepter les différences et les différences de priorités. Parfois on est autour d'une table, on n'est pas d'accord et ce n'est pas grave. Ce n'est pas grave d'être dans l'inconfort et j'aimerais que tout le monde soit capable de le faire, dans tous les mouvements.

- **Irène** : Très vite quand on rentre dans les détails, on peut ne plus être d'accord. Par contre, on peut s'entendre même avec des féministes que moi j'appelle libérales, sur la dénonciation des violences faites aux femmes. Sur le fémonationalisme, il y a aussi tous ces hommes qui n'avaient jamais remarqué qu'il y avait des violences faites aux femmes, mais qui vont délirer, comme en France lorsque la représentante de l'UNEF va apparaître voilée.

- **Léa** : La façon dont les médias polémiquent systématiquement sur la question du voile (alors qu'on s'en fout), est effrayante. Ça montre à quel point cette pensée raciste d'extrême-droite a été digérée.

**« C'est une solidarité hybride entre la camaraderie et le care, une forme de tendresse radicale. Il s'agit de s'écouter, mais radicalement, sans compromis, face à une société oppressive et violente. »**



### III. Sabotage, care, non-mixité & empowerment

– Parlons des pratiques féministes que vous utilisez. Quelles sont-elles ? En quoi consistent-elles ?

– **Emmanuelle** : J'ai un fil conducteur qui est de trouver un équilibre entre le fait d'être une femme noire dans un environnement blanc sans pour autant ségréguer nos luttes, c'est-à-dire en continuant de lier des amitiés, de discuter. C'est un double mouvement : inclusivité et non-mixité. On inclut les dominants dans certaines conversations et on les exclut à d'autres moments pour que les femmes noires puissent se retrouver entre elles et se sentir libres de parler, de se renforcer et de mettre en place des stratégies. Mais ce n'est pas toujours viable d'être uniquement en non-mixité quand notre environnement est blanc ( le lieu de travail, la famille...).

– **Aïchatou** : La non-mixité doit être ponctuelle. Elle est justifiée sur certains sujets sensibles pour lesquels on a besoin d'une grande liberté de parole. En France, il y a eu une énorme polémique lors du camp décolonial et du festival afroféministe Nyansapo organisé par le collectif afroféministe français Mwasi. Les gens n'arrivaient pas à comprendre que la non-mixité était ponctuelle. Depuis toujours, les féministes blanches s'organisent en non-mixité, cela ne pose pas de problème. Quand les alcooliques anonymes s'organisent en non-mixité, cela ne pose pas de problèmes. Mais l'auto-organisation et l'autodétermination des personnes racisées posent problème car cela menace la suprématie blanche. Les Blancs se considèrent comme la « norme », l'universel. Ils pensent donc qu'ils doivent être présents partout. Ils ne peuvent pas accepter de ne pas être dans certains espaces.

– **Irène** : Je suis très contente de voir chez certaines jeunes actives féministes ce que l'on retrouvait dans le féminisme des 70's. Des actions de masse, mais aussi des manifs moins organisées, non autorisées comme la Reclaim the Night. C'est important qu'il y ait des manifs non-mixtes même s'il n'y a pas foule. C'est quelque chose qui renoue avec un militantisme que j'ai connu. Quand on était jeunes, par exemple, on ne se contentait pas de dire que « Miss Belgique » c'était une belle connerie, on a envahi le casino de Knokke à dix et on a saboté la cérémonie. Je m'y suis beaucoup amusée, descendre le grand escalier avec des cerbères qui nous tenaient par le bras. C'était un grand moment d'arriver sur la scène. C'est important de sortir des rails des organisations, mais des choses se jouent aussi dans les manifs organisées. D'ailleurs, c'est conflictuel avec les syndicats sur les questions féministes : quand les groupes de femmes sont visibles dans les manifs, souvent elles se prennent des pétards jetés par des hommes, les syndicats devraient le prendre en compte. C'est dramatique, ce sont des manifestations de virilisme.

– **Léa** : La grève des femmes du 8 mars en Espagne était un véritable événement, proche d'une révolution. Selon moi, la grève générale, le blocage, le sabotage restent des méthodes d'une brûlante actualité. L'arrêt de l'économie demeure un horizon à atteindre. Mais, j'ai remarqué un renouveau des pratiques militantes dans le mouvement LGBTQI+. Pour donner un exemple récent, à la Pride, je faisais partie du cortège « VRN », un regroupement de manifestants plus radicaux et combatifs. On avait un plan d'actions contre le char de la NVA et trois camarades, ayant à peine touchées la banderole du char, se sont fait brutalement immobiliser par une dizaine de policiers. La répression policière était très violente et tout de suite des pratiques de soins se sont mises en place. On s'est protégée les unes les autres. On a attendu dans la rue du commissariat jusqu'à ce qu'elles soient libérées et pendant l'occupation, on s'arrangeait pour que tout le monde soit bien. C'est une solidarité hybride entre la camaraderie et le care, une forme de tendresse radicale. Il s'agit de s'écouter, mais radicalement, sans compromis, face à une société oppressive et violente.

– **Emmanuelle** : Je comprends le sabotage, mais je trouve que se lancer dans du sabotage quand on est racisé, ce n'est pas évident. Par souci d'autoprotection, je n'envisagerai jamais ni ne conseillerai jamais à des afroféministes de le faire.

**Est-ce qu'il y a des pratiques d'empowerment, des façons de se donner du pouvoir d'agir ?**

– **Irène** : Je fais partie d'une association qui fait de la prévention des violences en donnant des cours d'autodéfense, c'est Garance. On travaille sur tout ce que l'on peut faire pour éviter une agression, se donner le droit de se défendre, on apprend à réagir en fonction des situations. Cela permet de se sentir plus forte. L'empowerment, c'est surtout une pratique collective. Quand une femme se fait embêter dans un train par un homme, il est important d'aller s'asseoir à côté d'elle et de se solidariser. Face à ces situations, réagir collectivement me paraît plus important qu'individuellement.

– **Florence** : J'ai eu la chance d'être formée par Garance pour faire des marches exploratoires. C'est là que je me suis rendue compte que l'empowerment, c'est la force du collectif. Individuellement, on se fait emmerder dans la rue, on se dit que c'est peut-être nous, mais quand on se rend compte que c'est sociétal et qu'on réfléchit ensemble à comment prendre la place dans un espace public et comment on apprend à se sentir légitime dans un parc le vendredi soir, tout change.

- **Aïchatou** : Dans une société où les femmes noires sont stigmatisées et discriminées, on a besoin de trouver de la confiance en soi et du pouvoir. On a besoin de sentir qu'être une femme noire n'est pas une fatalité, que nous sommes belles, que nous sommes capables d'accomplir des choses et que nous avons de la valeur. Sur les réseaux sociaux, j'utilise souvent des hashtags comme #Blackgirlmagic. On me l'a souvent reproché en me disant que c'est futile et superficiel. En tant que femme noire dans une société occidentale, dire qu'on est magique c'est une manière de se célébrer, de se donner du pouvoir et de prendre de la confiance. La représentation est aussi importante. On dit souvent que nous sommes des minorités visibles, moi je pense qu'on est des minorités visibles invisibles. Il y a très peu de Noirs à la télé et dans les médias. C'est pour cela que la montée des marches du Festival de Cannes de 12 actrices noires, qui ont participé à l'ouvrage collectif « Noire n'est pas mon métier » pour dénoncer le racisme dans le milieu du cinéma et du théâtre, est un acte fort et symbolique.

## IV. Hégémonie, lutte et Capitalisme

**Au 20e siècle, les ouvriers ont été une force hégémonique contre le capitalisme. Aujourd'hui, on observe que ce sont les femmes qui ouvrent des brèches contre le capitalisme. Est-ce que les femmes sont aujourd'hui les sujets historiques de l'émancipation, la figure révolutionnaire du 21e siècle ?**

- **Léa** : Tout au long de l'histoire du mouvement ouvrier, les femmes étaient présentes, parfois sur le devant de la scène, souvent dans les coulisses. Mais elles ont été invisibilisées et considérées comme des sujets secondaires de l'histoire de l'émancipation. La tâche des historiens critiques est à présent de réouvrir des brèches dans l'histoire et expliquer cette absence dans les mémoires.

- **Emmanuelle** : J'ai l'impression qu'avant les luttes étaient menées au nom d'un certain idéal, maintenant les luttes sont menées par la revendication de sa particularité sans appartenir à un universel. On va super loin dans le particularisme maintenant.

- **Irène** : Il y a une forme de fragmentation qui fait que parfois des minorités peuvent s'affronter de manière violente. Je pense à

l'opposition entre certaines féministes et certaines militantes LGBT qui existe parfois. Lors d'une discussion à l'ULB, l'une des revendications des personnes trans est qu'il n'y ait plus de toilettes hommes et femmes. Je comprends bien. Mais en même temps, c'est encore un des endroits où les femmes peuvent se sentir en sécurité. Le tout est de reconnaître que l'on n'a pas les mêmes intérêts et de dire que par exemple dans un endroit comme l'ULB, où il y a plein de toilettes partout, il peut y avoir des toilettes mixtes et non-mixtes. Entre groupes minoritaires ou minorisés, il ne faut pas s'opposer, mais trouver des convergences par la discussion.

- **Léa** : Je pense qu'il faut renouer avec les diverses histoires des mouvements sociaux, des révoltes d'esclaves aux combats des suffragettes. Je pense que l'inscription dans la continuité d'une longue histoire de l'émancipation peut favoriser la convergence des luttes. Ça peut paraître très théorique, mais c'est important d'avoir un cadre de pensées pour analyser le monde afin d'améliorer les conditions matérielles de toutes et tous. L'attitude du militant, c'est celui du cheminement critique, requestionnant perpétuellement sa position, sa pratique, son discours.

- **Emmanuelle** : Je suis assez positive. Toutes les particularités vont se tenir les unes à côté des autres et faire front.

- **Irène** : Toutes les féministes ne sont pas anticapitalistes. Il y a des dominations, des intérêts de classes divergents. Les dominants ont quelque chose à perdre, leurs privilèges.

- **Léa** : C'est évident que les dominants ont tout à perdre sur le terrain de l'égalité. Le virilisme devient une question de survie. Décrédibiliser la lutte pour garder ses privilèges.

- **Irène** : Celui qui décrédibilise, ce n'est pas parce qu'il n'a pas compris, c'est parce qu'il a tout compris.

- **Léa** : Dès que l'autorité craint pour sa survie et qu'elle lève son doigt comme papa en disant : « Tu ne dois pas faire ça ! », c'est la preuve qu'elle vacille. L'autorité est une chose paradoxale. Il faut montrer à coup de gros biceps que l'on contrôle une situation et, en même temps, ne pas devoir le dire, l'autorité s'impose d'elle-même. Quand Macron nous sermonne que ce n'est pas dans la rue que ça se passe, cela veut dire que c'est précisément dans la rue que ça se passe ! On affirme aussi maladroitement son autorité que lorsqu'on n'en a plus ! Le virilisme, le masculinisme est une réaction directe à l'émancipation des femmes.





**La « Reclaim the Night » est une marche de nuit féministe (en mixité choisie sans mecs cisgenre) qui a lieu chaque année dans le but de se réappropriar l'espace public et de dénoncer toutes les violences sexistes envers les femmes et les personnes LGBT. Cette année, elle a eu lieu le samedi 31 mars 2018, nuit de pleine lune.**

Selon les organisatrices, cette marche se veut porteuse d'un féminisme inclusif, intersectionnel, insurrectionnel et pro-choix (pour le libre choix en matière d'avortement, du port ou non du hijab, la liberté des travailleuses du sexe, etc). Le collectif s'organise de manière horizontale, sans drapeau ni hiérarchie, en essayant au maximum de ne pas reproduire de rapports de domination.

L'année dernière, cette marche féministe a été réprimée par la police avec brutalité. De nombreuses violences policières ont été commises à l'encontre des manifestantes : encerclement, prises d'identités et pour certaines passages à tabac.

Cette année, avec une autre militante du groupe féministe des JOC Namur je m'y suis rendue fort motivée, car cela faisait longtemps que je voulais y participer et que c'est important d'être solidaire contre les violences sexistes. C'est plutôt rare de voir des manifs organisées pour et par les femmes. Et c'est encore plus rare de nous voir nous réapproprier la rue, terrain de domination machiste que ce soit via les publicités ou le harcèlement de rue.

Après avoir marché 10 minutes au départ de la place Sainte-Catherine, notre cortège, composé d'une centaine de personnes, s'est retrouvé bloqué des deux côtés par deux lignes de policiers, casqués avec matraques et boucliers. Pendant ce temps, des barrières de chantier bâchées sont disposées autour de nous afin de nous invisibiliser de la foule, de personnes alertées par le bruit ou venues en soutien. Une à une nous sommes extirpées du groupe, fouillées, colsonnées et embarquées dans des bus. Des personnes venues en soutien seront, elles aussi, embarquées.

Selon la police, les barrières ont été déployées pour « protéger les

manifestantes et éviter un éventuel malaise parmi les badauds. » (propos tenus par le porte-parole de la police de Bruxelles). Les barrières ont servi à nous cacher des regards de la foule, qui aurait été surprise de la violence déployée par les policiers. Il est plus facile de faire usage de violence si on ne se sent pas espionnés.

Nous sommes ensuite transportées jusqu'aux casernes d'Etterbeek. Dans le bus, c'est l'ambiance, comme à chaque fois, on crie, on hurle, on tape du pied. Nous ne sommes cependant pas dupes face à cette situation : il est devenu impossible à Bruxelles de tenir une manifestation sans autorisation jusqu'au bout sans se faire embarquer.

Arrivées aux casernes, le comité d'accueil est présent. Nous sommes sorties du bus une à une après quoi, une fliquette nous prend en photo. Certaines tournent la tête, se cachent le visage avec leurs cheveux ou portent des capuches.

Ensuite, nous sommes disposées dans les cellules en nous distinguant bien entre « assignée femme » et « assigné homme », logique binaire de la police, violence transphobe humiliante. S'y ajoutant bien sûr les insultes, blagues sexistes, homo-transphobes...

Nous serons relâchées vers minuit et les dernières vers une heure du matin.

Nous remarquons que de plus en plus de manifestations n'ayant pas demandé d'autorisation sont de plus en plus réprimées (une semaine avant la manifestation du droit au logement s'était faite tuer dans l'œuf par la police). Les manifestations sans autorisation doivent continuer à exister, nous avons le droit d'occuper la rue sans avoir à le demander à l'État, responsable du maintien du patriarcat. L'État continue de maintenir des discriminations entre les sexes, à minimiser les violences conjugales, à condamner les femmes qui se sont défendues contre leur agresseur, à entretenir une violence machiste en ne reconnaissant pas le féminicide... Soyons et restons féministes, tant qu'il le faudra ! **Par Alice**



# MAI 68 VU DE LA RUE

interview avec Alessi dell'Umbria

Entre celles et ceux qui commémorent Mai 68 et celles et ceux qui veulent recommencer, il nous a paru nécessaire de faire une mise au point sur les événements de 68 et leurs interprétations. Pour cela, nous avons voulu donner la parole à quelqu'un qui a vécu la continuité de 68 et qui est toujours actif, de la ZAD au Cortège de Tête, dans les mouvements de révolte actuels en France. Pour les générations de jeunes qui sont coupées de cette histoire, Alessi dell'Umbria, écrivain, blogueur et cinéaste, nous semble être le trait d'union parfait entre aujourd'hui et les événements de Mai 68.

**Alessi, quel est ton rapport à Mai 68 ?**

J'étais gamin à Marseille en Mai 68. C'était ma première année au lycée Thiers. L'ignoble Adolphe Thiers<sup>1</sup>, la honte de notre ville, était natif de Marseille. J'ai eu un bon mois de congés. Le lycée était occupé et a été rebaptisé le Lycée de la Commune de 1871. Je ne comprenais pas les enjeux, mais j'ai très fort ressenti l'atmosphère de l'époque, l'atmosphère d'une ville ouvrière comme l'était Marseille à l'époque, totalement à l'arrêt. Les camions ne circulaient plus, les drapeaux rouges flottaient aux entrées des usines. Je me rappelle aussi la fureur de la génération de nos parents, y compris de gauche, contre ce mouvement. Chez quelqu'un comme moi, viscéralement révolté, tout cela a éveillé ma curiosité pour les mouvements rebelles. Je considère être un enfant de 68. J'ai vite abandonné le lycée et je me suis mis à lire la littérature révolutionnaire de l'époque, des bouquins comme «La misère en milieu étudiant». Ajoutez-y le rock'n'roll, la bande-son de ma génération, j'étais paré pour la rébellion dans une période d'ébullition et de stimulation très forte où tout était remis en question. Il y avait les maoïstes de la gauche prolétarienne, les anars, les situationnistes, les communistes de conseils. La nourriture était abondante.

**Mai 68 est devenu aujourd'hui un objet éditorial et culturel qui n'a plus grand-chose de subversif, comment l'analyses-tu ?**

Dans l'imaginaire de la société du spectacle, 68 était un mouvement étudiant, dont beaucoup, après leurs études, vont prendre des postes à responsabilités dans la société. Soixante-huitard est un terme péjoratif, identifié à des fils à papa de bonne famille. Cette vision de 68 est pour moi une façon de discréditer le mouvement. En 68, il commençait à y avoir des enfants d'ouvriers à l'université qui avaient eu des bourses. Et puis, on oublie les faits importants : 68, c'est quand même la plus grande grève générale sauvage qu'ait connue un pays industriel avancé au 20e siècle. Il y a eu pas moins de 10 millions de salariés qui sont partis en grève spontanée sans

préavis syndical, ça pète à Paris pendant la nuit des barricades et puis petit à petit ça se répand comme une traînée de poudre par contagion. Cette diffusion incontrôlable de la révolte est sans doute un des aspects le plus extraordinaire de 68. Les ouvriers sont entrés dans la lutte de bon cœur. Mais par contre les usines sont restées sous contrôle des bureaucraties syndicales.

**Est-ce qu'on peut parler de convergence entre les étudiant-e-s et le monde ouvrier ?**

Il y a un événement qui illustre bien ça : la marche étudiante qui part de la Sorbonne et qui va jusqu'à l'usine Renault de Boulogne Billancourt à la rencontre des ouvriers. Une fois la manifestation étudiante devant l'usine, tout reste fermé. Il y a des discussions à travers les grilles, mais les grilles ne s'ouvrent pas. Il y a de la sympathie, de la connivence, mais il n'y a pas quelque chose de nouveau qui sort... Les étudiants rentrent dans leurs universités et les ouvriers restent dans leurs usines. À aucun moment les lieux de production ne se sont ouverts. Nous avons là les limites de 68.

**C'est quoi pour toi alors l'esprit de 68 ?**

Lorsque j'ai parlé à la fin de mon adolescence avec des gens qui avaient vécu 68 ce qu'ils retenaient, c'est cette parole libérée entre inconnus dans la rue. L'esprit de 68 n'est ni dans les universités, ni dans les usines, mais dans la rue. Dans la rue vont se rencontrer des personnes que tout sépare. Dès les premiers jours d'affrontements dans le Quartier latin, le 3 mai, il y a des ouvriers qui viennent parce que simplement, ils habitent le quartier. Des blousons noirs des cités descendent aussi pour se battre avec les flics. Évidemment il y a le côté éphémère de la rencontre en rue. 68 est un mouvement à caractère insurrectionnel qui n'a pas pour objectif déclaré de s'emparer du palais d'hiver: on n'est plus dans le schéma d'Octobre 17. À aucun moment, il n'y a eu la tentative de s'emparer de l'Élysée ou de l'Assemblée nationale. Les gens ont ignoré tout ça.

# « L'ESPRIT DE 68 N'EST NI DANS LES UNIVERSITÉS, NI DANS LES USINES, MAIS DANS LA RUE. DANS LA RUE VONT SE RENCONTRER DES PERSONNES QUE TOUT SÉPARE »

## Comment se finit cette expérience ?

Les secteurs ouvriers qui sont entrés dans la lutte en 68, ce sont surtout les industries fordistes, les secteurs automobiles. À la fin du mouvement en juin, les étudiants se laissent expulser de leur université, par contre les ouvriers défendent leur occupation. À l'usine Renault de Flins et l'usine Peugeot de Sochaux, les affrontements sont très durs, la police tire sur les ouvriers, il y a des morts. Les ouvriers ne veulent pas retourner au chagrin. Il y a un rejet du travail. Dans les témoignages que Chris Marker<sup>2</sup> a enregistrés, les ouvriers parlent de leur boulot et du travail à l'usine, de l'ennui et de l'humiliation qu'on leur fait subir. Ils ont tous un rejet de l'usine. Quand tu discutais dans la décennie suivante avec des ouvriers qui avaient participé aux grèves de 68, ils disaient tous : « on tenait tout le pays, on aurait pu avoir tout ce que l'on voulait ». Finalement les syndicats nous ont fait rentrer la queue basse contre quelques concessions: les accords de Grenelle<sup>3</sup>. D'ailleurs ces concessions vont petit à petit être regagnées par les patrons.

## À partir de quel moment, selon toi, s'évanouit cet élan révolutionnaire ?

Pour moi, l'arrivée de Mitterrand<sup>4</sup> au pouvoir en 81 tourne définitivement une page. La gauche quand elle est au pouvoir réalise la partie faible des mouvements révolutionnaires. En 68, on est encore dans la France disciplinaire, autoritaire et miliaire, la France de De Gaulle, il y a une révolte contre ça. Ça, c'est la partie faible qui est négociable par le capital, qui peut être recyclée. Jack Lang, le ministre de la Culture de Mitterrand est emblématique de ce phénomène. Il développe toute une stratégie de pacification par la culture, l'homo-festifus, le fun, pendant que sur l'essentiel, le pouvoir économique, on a Fabius comme Premier ministre qui met en place une politique ultralibérale. 68 va donner la première génération révolutionnaire qui va considérer clairement la gauche comme un ennemi, comme étant l'avant-garde du capital. Le PCF calomnie le mouvement du début à la fin. C'est quand même la gauche qui fait reprendre le boulot aux ouvriers la matraque à la main.

## Peut-on faire des liens avec les mouvements que l'on connaît en France aujourd'hui ?

Cette capacité et cette attitude qu'avaient les gens en 68 de parler, de se rencontrer et puis chacun repart de son côté pour lutter là où ils se trouvent... c'est quelque chose que j'ai connu à la ZAD récemment. Là-bas, j'ai discuté avec une quantité de gens que fort probablement je ne reverrai jamais, sans se demander ni le nom ni l'identité. Cette libération de la parole est un éblouissement que les gens ont vécu, ça nourrit un autre rapport au monde qui ne passe plus par le filtre idéologique. 68 a été pour certains une rupture, cela produit des gestes de ruptures. Évidemment, ces gestes ne sont pas racontés dans le discours officiel qui pose une perception verticale du politique. Beaucoup de gens n'ont pas pu retourner à l'usine ou à la fac. Il y a eu une certaine désertion sociale, ceux qui sont rentrés dans une forme de clandestinité ou qui sont partis vivre à la campagne.

## Peut-on recommencer 68 ?

Il n'y a pas d'au-delà du fétichisme, on ne recommencera pas 68. Le monde ouvrier sur lequel s'adossait le mouvement n'existe plus. Il y a toujours des ouvriers, mais il n'y a plus de monde ouvrier. L'usine Renault de Boulogne Billancourt n'existe plus. Il n'y a plus de bastion sur lequel la révolte pouvait s'appuyer comme en 68. Aujourd'hui, on n'est pas dans l'homogénéité de l'époque : les étudiants et les ouvriers. On est dans un système beaucoup plus fragmenté, désintégré socialement. Les luttes ont d'ailleurs d'énormes difficultés à communiquer. Cela explique le mantra de la convergence des luttes.

## NOTES

<sup>1</sup> Adolphe Thiers est le Président de la République française de 1871 à 1873. Lors de la Commune de Paris, il organise depuis Versailles l'écrasement et la répression féroce de l'insurrection populaire.

<sup>2</sup> Chris Marker, né en 1921 est un réalisateur et producteur français. En 1967, il réalise un documentaire sur la grève à l'usine Rhodia de Besançon. Son engagement est à l'origine des Groupes Medvedkine, formés par un collectif de travailleurs de l'usine qui décident de prendre eux-mêmes la caméra pour filmer leurs conditions de vie et de lutte, et pour lesquels, dès lors, "le film est une arme".

<sup>3</sup> Les « accords » de Grenelle aboutissent essentiellement à une augmentation de 35% du SMIG et de 10 % en moyenne, pour les autres salaires. Rejetés par une partie de la base, comme aux usines Renault, ils ne résolvent pas immédiatement la crise sociale et la grève continue dans certains endroits.

<sup>4</sup> François Mitterrand est un homme politique français socialiste, président de la République de 1981 à 1995. Sa politique est marquée dans un premier temps par une vague de nationalisations avant de s'infléchir vers l'austérité à partir du tournant de la rigueur en 1983.



# Un projet six pieds sous terre.

Par un petit matin brumeux, je pars à Bure dans le Nord-Ouest de la France, petit village échoé au milieu des terres agricoles et choisi pour être le futur site d'enfouissement de déchets nucléaires.



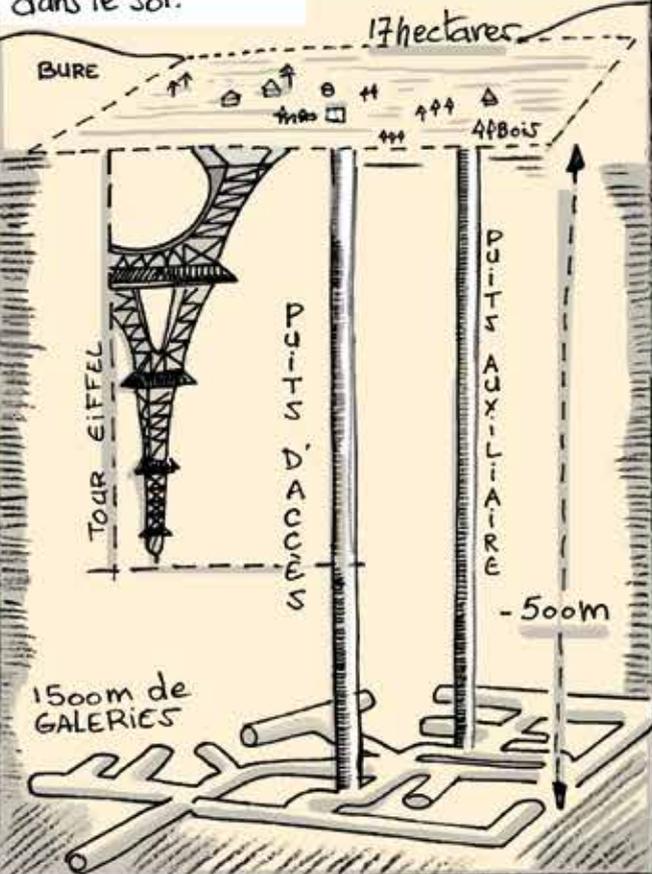
La préfète a interdit tout rassemblement sur le territoire, le périmètre autour du site est lui complètement boaclé.



J'arrive dans la grange achetée par une association anti-nucléaire qui sert de point de rassemblement. Les opposants préparent la manif.



Les militants réclament l'arrêt du nucléaire dont on ne sait que faire des déchets et ne sont pas convaincus par la solution trouvée par les experts scientifiques de l'ANDRA qui veut les enterrer très profondément dans le sol.



Un projet pharaonique qui va devoir perdurer cent mille ans, comme si l'homme de Neandertal avant de s'éteindre, nous avait légué une bombe à travers les siècles.



Chassés par les forces de l'ordre la semaine précédente, leurs cabanes dans les arbres détruites, les manifestants sont décidés à réoccuper le bois pour empêcher le début des travaux.



Le cortège démarre et je pars patauger dans la boue sur des champs. Ils n'appartiennent plus aux fermiers mais au constructeur du site qui leur loue sous contrats précaires renouvelables chaque année.



Au détour d'une crête, les champignons bleus sortent de terre et forment une barrière entre nous et le bois.



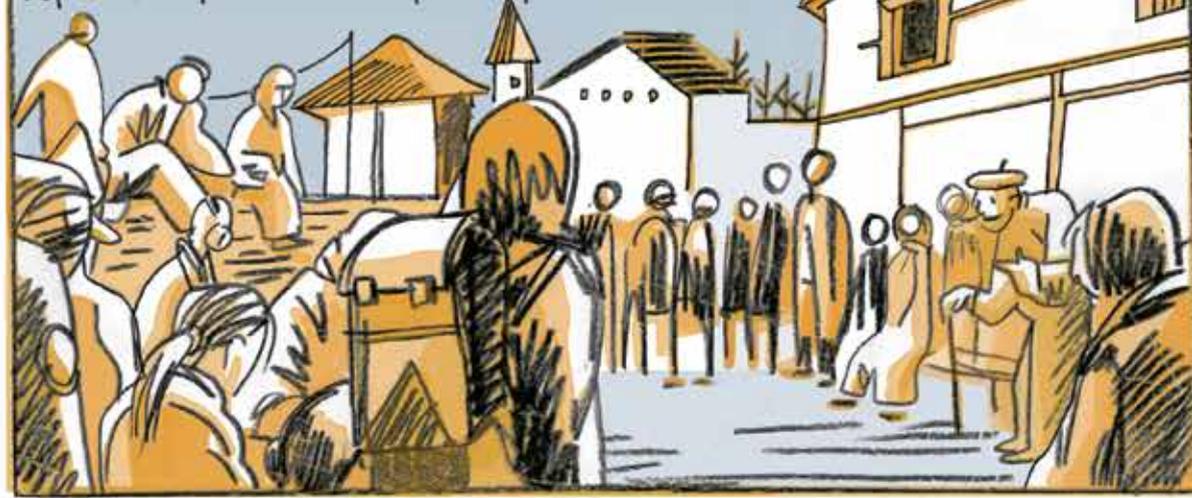
À coups de lacrymos, ils nous forcent progressivement à rejoindre le village.



De retour au village, nous sommes encerclés par les gendarmes et la fumée des grenades lacrymogènes et je pense qu'on n'en sortira jamais.



Une fois les gaz dissipés, je me retrouve avec les opposants au projet pour une assemblée. Tout le monde est surpris de l'ampleur de la répression qui devient de plus en plus musclée.



Bien décidés à continuer la lutte, les jeunes des JOC pensent à la création d'un comité de soutien.





## RETROUVE-NOUS SUR

WWW.JOC.BE

FACEBOOK: JEUNES ORGANISES COMBATIFS

TWITTER: JOC\_BE



## Une publication des Jeunes Organisés & Combatifs

Editeur responsable: Antoine Roisin

JOC - JOCF asbl

4, rue d'Anderlecht - 1000 Bruxelles

## COMMENT NOUS REJOINDRE

### BRUXELLES

19, Rue Pléтинckx 1000 BRUXELLES  
jocbruxelles@joc.be jocfbruxelles@joc.be  
Fb: Joc Bruxelles

### CHARLEROI

167, Boulevard Tirou 6000 CHARLEROI  
charleroi@joc.be joccharleroi@joc.be  
Fb:Joc Charleroi

### LA LOUVIÈRE

2, Rue du Marché 7100 LA LOUVIÈRE  
joclalouviere@joc.be  
Fb: Sandrine Joc La Louvière

### LIÈGE

29/11, Rue Saint-Gilles 4000 LIÈGE  
jocliège@joc.be  
Fb: Joc Liege

### MONS

10, Rue M. Bervoets 7000 MONS  
jocmons@joc.be  
Fb: Joc Mons

### NAMUR

17, Place l'Ilon 5000 NAMUR  
namur@joc.be  
Fb: Joc Namur

### VERVIERS

25, Rue du Palais 4800 VERVIERS  
jocverviers@joc.be  
Fb: Joc Verviers

### SECRÉTARIAT NATIONAL

4, Rue d'Anderlecht 1000  
BRUXELLES  
Tel: 02/513 79 13  
secretariat.joc@joc.be

